Hans-Peter MÜLLER, Steffen SIGMUND (Hrsg.),
2014, *Max Weber-Handbuch. Leben – Werk – Wirkung*,
Stuttgart, Weimar, Verlag J.B. Metzler, 436 p.

Christian Papilloud

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ress/2899>

DOI : 10.4000/ress.2899

ISSN : 1663-4446

Éditeur

Librairie Droz

Édition imprimée

Date de publication : 27 novembre 2014

Pagination : 255-259

ISBN : 978-2-600-01866-1

ISSN : 0048-8046

Référence électronique

Christian Papilloud, « Hans-Peter MÜLLER, Steffen SIGMUND (Hrsg.), 2014, *Max Weber-Handbuch. Leben – Werk – Wirkung*, Stuttgart, Weimar, Verlag J.B. Metzler, 436 p. », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], 52-2 | 2014, mis en ligne le 20 novembre 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ress/2899> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ress.2899>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Librairie Droz

Hans-Peter MÜLLER, Steffen SIGMUND (Hrsg.), 2014, *Max Weber- Handbuch. Leben – Werk – Wirkung*, Stuttgart, Weimar, Verlag J.B. Metzler, 436 p.

Christian Papilloud

- 1 À l'occasion du 150^e anniversaire de la naissance de Max Weber, Hans-Peter Müller et Steffen Sigmund ont convoqué plus d'une quarantaine d'auteurs pour célébrer cet événement sous la forme d'un ouvrage collectif conçu comme une petite encyclopédie. Ce volume se compose de cinq parties. La première porte sur le contexte biographique de son œuvre. La seconde résume ses concepts les plus importants par ordre alphabétique. La troisième partie propose une classification de l'œuvre de Weber – elle suit le plan des œuvres complètes éditées chez Mohr et Siebeck. La quatrième partie est une discussion en dix tableaux dont l'objectif est de mettre en dialogue l'œuvre de Weber avec quelques grands thèmes sociologiques contemporains. Enfin, la cinquième partie est composée des annexes et des index du volume, complétés d'un tableau chronologique de la vie de Weber ainsi que de la liste des contributeurs de ce collectif.
- 2 1. « *Biographie : Personne et Œuvre* ». Cette première partie, rédigée par les éditeurs du volume, introduit à la vie de Weber et aux grands axes de son œuvre. Elle s'ouvre sur la Première Guerre mondiale et la trace qu'elle laissera dans la vie de Weber, désormais convaincu que le quotidien des sociétés européennes modernes est marqué par le conflit et la lutte permanente pour la domination (p. 2). Weber perçoit son avenir d'intellectuel dès l'âge de quinze ans, même s'il avouera qu'il lui aura fallu une existence entière pour mûrir son projet. Cette existence est marquée dès l'enfance par la maladie – une méningite à l'âge de quatre ans, puis la névrose qui interrompra à plusieurs reprises sa carrière académique et son engagement politique. Weber passe sa thèse de doctorat en 1889 chez Levin Goldschmidt sur le développement de la

responsabilité solidaire des villes commerçantes libres dans les États d'Italie. Il obtient sa thèse d'habilitation en 1891 sur l'histoire des régimes agricoles dans l'Empire romain. Marié en 1893 avec Marianne Schnitger – une relation intellectuelle et politique intense qui résistera aux excursions érotiques de Weber auprès de Maria Tobler et surtout d'Else Richthofen-Jaffé –, il connaît une ascension fulgurante dans le monde académique. Professeur extraordinaire de droit commercial et de droit allemand à l'université de Berlin, il occupe trois ans plus tard (1896) la prestigieuse chaire de Karl Knies en économie politique (*Nationalökonomie*) à Heidelberg. Une dispute violente avec son père en 1897 vient brutalement interrompre sa carrière. Son père décède en 1898 sans avoir pu se réconcilier avec son fils, ce qui plonge Weber dans une violente dépression qui le tiendra éloigné de l'université jusqu'en 1904. La maladie fut-elle « une chance » (p. 4) ? Elle lui laisse en tout cas une grande liberté et du temps pour voyager et écrire. Dès son retour sur la scène académique, Weber publie ses célèbres articles sur l'objectivité de la connaissance et l'éthique protestante – deux véritables biens culturels de l'Allemagne wilhelmienne qui vont susciter de très nombreux débats, d'une part sur le problème des valeurs en sciences sociales, d'autre part sur les affinités électives du protestantisme et du capitalisme. Membre de la société allemande de sociologie en 1909, Weber interrompt son travail académique en 1914 pour servir comme officier de réserve à l'hôpital de Heidelberg. Après avoir accepté de reprendre la chaire de Lujo Brentano à Munich (1919), il meurt d'une infection pulmonaire mal soignée en 1920. Il a eu le temps de préparer une partie d'*Économie et Société* pour la publication. Mais comme le remarquait Karl Jaspers, l'œuvre de Weber reste en grande partie inédite, au point qu'on se demande alors comment Weber a pu représenter le fleuron allemand des sciences sociales (p. 7). Ces doutes seront vite balayés, puisque dès 1922, Marianne Weber entreprend de publier les éléments de l'archive privée de son mari. Elle sera rejointe par Johannes Winckelmann, puis par Horst Baier, Mario Rainer Lepsius, Wolfgang J. Mommsen, Wolfgang Schluchter, et plus récemment Gangolf Hübinger. En Amérique du Nord et en France, les premières traductions et introductions à l'œuvre de Max Weber apparaissent dès les années 1930. Dans le classement des vingt ouvrages de sociologie les plus marquants du xx^e siècle établi par l'association internationale de sociologie en 1998 figurent deux œuvres de Max Weber, *L'Éthique protestante* et *Économie et société*. Jaspers devait pourtant avoir raison : au fur et à mesure de l'avancement des œuvres complètes de Weber (MWG), l'impression qui domine est celle d'une œuvre très fragmentée. Müller et Sigmund esquissent d'ailleurs un découpage généalogique en trois parties qui fait écho à la structuration de la MWG : a) Weber spécialiste de l'antiquité (1889 à 1898), b) les écrits qui préparent à la fondation de la sociologie compréhensive (1904-1910), c) *Économie et société* et les écrits sur l'éthique économique et les religions du monde (1910-1920). Si on peut ainsi mieux appréhender l'œuvre de Weber, il ne faut pourtant pas y voir un système. Ou pour le dire dans les termes plus directs des éditeurs : « Il n'y a pas de théorie chez Weber » – et c'est ce qui en fait une œuvre unique (p. 26 et suiv.).

- 3 2. « Concepts ». La seconde partie de l'ouvrage présente les quarante et un concepts les plus importants de Weber. Ces concepts sont rangés par ordre alphabétique : travail et profession, relation (sociale), bourgeoisie, bureaucratie, charisme, désenchantement et sécularisation, expliquer et comprendre, éthique (de la conviction et de la responsabilité), argent, communauté(s) et société(s), agir et action, type-idéal, idée et intérêt, lutte et conflit, capitalisme, classe et statut, culture, possibles existentiels, conduite de vie, légitimité, pouvoir et domination, marché, objectivité, ordre, parti,

politique, protestantisme (ascétique), rationalité rationalisation rationalisme, droit, représentation, religions (du monde), fermeture (sociale), sens, ville, association et exploitation (au sens d'entreprise économique, d'industrie), valeur(s), discussion sur les valeurs et conflit de valeurs, sphères de valeurs et ordres de vie, jugement de valeur, économie. Chaque concept est brièvement décrit dans le contexte de l'œuvre (entre une et cinq pages par concept, courte bibliographie récapitulative incluse). Le trait qui domine l'ensemble de ces articles et celui de l'absence d'une définition arrêtée des concepts que Weber propose, si bien que l'on peut hésiter à parler de « concepts » au sens fort. Weber y voyait plutôt un ensemble de jalons pour guider sa pensée et celle de ses lecteurs, un travail préparatoire à une éventuelle conceptualisation qui devait venir plus tard, mais qu'il n'aura pas le temps d'achever. Aussi, certains concepts sont plus aboutis que d'autres – par exemple le charisme, la bureaucratie, la domination, la bourgeoisie, la rationalisation, qui apparaissent d'ailleurs régulièrement dans la littérature secondaire, sont mieux délimités. D'autres restent par contre à l'état d'ébauche. Ce n'est pas seulement le cas de la différence entre travail et profession/vocation, qui reste très floue dans l'œuvre de Weber (p. 31-33). Des concepts plus célèbres sont également concernés. Ainsi en va-t-il par exemple du concept de relation sociale, qui prend une place très importante au sein de l'œuvre de Weber, importance qui s'estompe toutefois progressivement à mesure que Weber formule sa sociologie compréhensive, où l'action sociale domine et s'imposera finalement comme le concept le plus important de la doctrine catégorielle de Weber (p. 34). Il en va de même pour la différence entre l'éthique de la conviction et l'éthique de la responsabilité, qui ne se différencient véritablement que dans le cadre des propos de Weber sur le champ politique (p. 52-53). À la lecture de la description de ces différents concepts, on comprend mieux l'enchaînement des niveaux de la réflexion de Weber sur la société, comme par exemple le niveau des relations, où les choses prennent forme, et le niveau des ordres sociaux, où ces formes deviennent de véritables institutions sociales. Les auteurs parviennent également – et vu l'espace restreint qui est octroyé à la présentation de ces concepts, c'est une véritable performance – à pointer de manière brève mais précise les principaux usages que la littérature secondaire a fait de chaque concept.

- 4 3. « *Œuvres et groupes d'œuvres* ». Cette troisième partie est divisée en six rubriques, chacune d'entre elles étant structurée selon un principe analogue. Il s'agit de faire le point sur le contexte dans lequel les écrits principaux de Weber ont vu le jour – exposés dans l'ordre chronologique de leur parution, seuls les plus typiques sont commentés. Les auteurs en présentent les thèses principales avant de s'attacher à leur influence. Une courte bibliographie clôt la présentation. La première rubrique regroupe les œuvres de Weber qui relèvent de l'histoire sociale et économique de l'Antiquité et du Moyen Âge (p. 157-177). On y trouve une présentation des thèses de doctorat et d'habilitation de Weber, ainsi qu'une description de son écrit sur les causes sociales du déclin de la culture antique et sur les régimes agraires au Moyen Âge. La seconde rubrique concerne les constitutions allemandes et européennes dans leurs rapports aux domaines de la politique, de l'économie et du social (p. 178-221). On y trouve les écrits sur les ouvriers agricoles du Nord-Est de l'Allemagne, sur la bourse, la Révolution russe de 1905, la psychophysique du travail industriel, la politique et la Première Guerre mondiale, le redressement de l'Allemagne après 1914-1918, enfin la science et la politique comme professions/vocations. La troisième rubrique porte sur les écrits méthodologiques de Weber, avec la logique et la méthode des sciences sociales, la

sociologie compréhensive et le jugement de valeur, enfin l'objectivité des sciences sociales et politiques (p. 222-239). La quatrième rubrique expose les écrits sur la religion (p. 240-286). On y trouve les œuvres sur l'éthique protestante, l'éthique économique des religions du monde, le confucianisme et le taoïsme, l'hindouisme, le bouddhisme et la religion juive de l'Antiquité. La cinquième rubrique est dédiée à *Économie et Société* ainsi qu'aux écrits de Weber sur les communautés – dont les communautés religieuses –, la sociologie du droit, la domination et la ville (p. 287-328). Enfin, la sixième rubrique fait le point sur les fondations rationnelles et sociologiques de la musique puis se termine par une description de la correspondance de Weber (p. 329-348). Cette troisième partie est la plus fournie de l'ouvrage, sans doute aussi la plus exigeante pour le lecteur qui prend langue avec l'œuvre de Weber. Si les auteurs ont fait un louable effort pédagogique pour rendre la présentation des moments cardinaux de cette œuvre aussi accessible que possible, il faut reconnaître que l'ampleur des travaux de Weber est si considérable que chaque article exige un patient travail de lecture. Il faut y investir un temps certain pour pouvoir saisir non seulement le message délivré par ces œuvres, mais encore la progression de l'ensemble vers les considérations sur l'économie et la société modernes. Cet effort permet de gagner un regard informé sur la systémativité de la réflexion de Weber d'où se dégage le plan d'ensemble d'une pensée qui s'affine dans le temps. C'est sans doute la partie de l'ouvrage la plus déterminante pour comprendre l'originalité du regard de Weber – par exemple l'originalité de son regard sur l'économie, qui contraste avec les considérations d'un Karl Marx, mais aussi sa manière d'appréhender la religion et le couple magie-religion que dans le monde francophone on pourra rapprocher et comparer à la contribution d'Émile Durkheim et des durkheimiens.

- 5 4. « Discussion ». La quatrième partie est un ensemble de dix contributions destinées à établir un dialogue entre les thèses principales de Weber, les problèmes de société contemporains et les questions actuelles de sociologie. Dans « De la modernité occidentale à la modernité multiple ? » (p. 349-353), Thomas Schwinn montre que la sociologie historique de Weber ne débouche pas sur une proto-théorie de la globalisation. Même si elle permet de dégager des dimensions macro-sociologiques ou transnationales, la « société-monde » de Weber reste fragmentaire. « La bureaucratie comme destin ? » (p. 354-361) représente pour Frank Meier et Uwe Schimank l'occasion de remarquer que si la recherche sociale sur les organisations s'est tôt revendiquée de Weber – à tort, selon eux –, elle débouche sur une conception de l'organisation presque contraire à celle qui se détache des analyses wébériennes de la bureaucratie. En effet, Weber voit la bureaucratie comme une machinerie qui fonctionne de mieux en mieux et qui dicte aux acteurs le sens de leur vie. Les sociologues des organisations voient au contraire l'organisation comme un ensemble complexe de fonctions qui ont du mal à cohabiter. Que faut-il en conclure ? Que les organisations ne fonctionnent pas si bien que cela et que les acteurs leur échappent ? Ou que parce qu'elles ne fonctionnent pas bien, la vie quotidienne des acteurs est d'autant plus menacée ? Andreas Anter revient sur la manière dont Weber dépeint l'État-nation pour dire dans « Globalisation et européanisation : transformation de l'État-nation » (p. 361-364) que son analyse reste actuelle. L'État-nation est un modèle rare, élaboré dans l'Occident continental, que l'on ne peut pas exporter clefs en main dans d'autres cultures. « Gouvernamentalité et gouvernance » donne un aperçu des usages de la sociologie de la domination de Weber aujourd'hui, signé Wolfgang Fach (p. 365-367). Fach prend la domination dans le cadre de la bureaucratisation de la vie sociale pour pointer l'émergence de modèles de

gouvernance qui empêchent de plus en plus l'action de l'État. Dans « Renaissance de la religion », Martin Endreß se penche sur ce qu'il reste aujourd'hui des thèses de Weber au sujet du désenchantement du monde moderne (p. 368-375). Endreß conclut que le regard de Weber sur la religion reste d'une grande actualité, car s'il y a bien sécularisation de la structure sociale, la religion n'en continue pas moins d'influencer empiriquement l'action et le sens que les acteurs donnent à leur existence. Si ces sources de sens viennent à manquer, alors il est presque inévitable selon Weber que les acteurs ne parviennent plus à rationaliser leur dépravation matérielle, autrement dit que le « Capitalisme occidental » dont nous parle Johannes Berger (p. 375-383) entre en crise et provoque la crise des sociétés modernes. Dans « Droit et société » (p. 383-388), Hubert Treiber montre comment il est possible de s'inspirer de la conception wébérienne des institutions publiques pour aborder un problème aussi complexe que celui des institutions européennes contemporaines. Joachim Fischer revient à l'origine des concepts de « Bourgeoisie et art de vivre bourgeois » pour montrer comment thématiser ce qu'il considère comme la révolution bourgeoise allemande de 1989, marquée par le déclin inexorable des régimes socialistes (p. 389-393). Günter Voß renoue avec l'un des thèmes de prédilection de Weber, à savoir « Travail, profession et force de travail » (p. 393-398) pour examiner leurs transformations contemporaines. Cette partie se termine avec l'article de Heinz-Elmar Tenorth intitulé « La "noblesse de notre nature" ». Il traite de Max Weber comme éducateur, en particulier comme conseiller du politique, et élargit son propos à l'examen du sens de la « Bildung » (scolaire et extra-scolaire) aujourd'hui (p. 399-408).

- 6 Cet ouvrage s'impose comme un manuel à la fois riche et utile qui, sans prétendre vouloir tout dire sur Weber, ne se limite pas à une simple introduction. Les éditeurs se sont assigné une tâche difficile, puisqu'il ne s'agit ni d'un livre destiné prioritairement aux débutants, ni d'un livre adressé aux seuls spécialistes. Ils ont parfaitement tenu cette ambition grâce à un découpage à la fois pédagogique et progressif, où l'on passe en quelque sorte du vocabulaire de base aux axes principaux qui font la cohérence de l'œuvre de Weber, avant de déboucher sur les commentaires qui permettront au lecteur d'aller plus loin et d'interroger à son tour Weber à la lumière de l'actualité sociale ou sociologique.

AUTEURS

CHRISTIAN PAPILLOUD

Martin-Luther-Universität Halle-Wittenberg – Institut für Soziologie